

## XYZ. La revue de la nouvelle



### Elle y gagnerait

Lise Vekeman

---

Dettes : pile ou faces cachées des intérêts composés  
Number 120, Winter 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72886ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Vekeman, L. (2014). Elle y gagnerait. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (120), 45–48.

# Elle y gagnerait

Lise Vekeman

DANS LA GRISAILLE DU JOUR, ils sont là, silencieux, étrangers l'un à l'autre.

Ils se connaissent à peine.

Une rencontre fortuite dans le hall d'un hôpital.

Il ne l'a pas trouvée jolie, plutôt sans âge, sans audace. Ne l'aurait pas remarquée sans ce regard. Et dans l'instant, il a su. Depuis longtemps, il cherchait. Pas vraiment cette femme ni ce corps un peu lourd dans son tailleur ajusté et marron clair, encore moins cette peau d'un blanc crayeux. Il cherchait, sans savoir quoi. Ce regard l'a touché. Un regard trouble dans sa façon de se poser, comme dans l'urgence.

Ils ont descendu l'escalier de granito ensemble. Ils allaient se séparer quand il a osé lui demander quelques heures. Au plus une journée. Il désirait la peindre. Elle n'a pas voulu. Ne l'avait jamais rencontré auparavant. Surtout, elle manquait de temps. Il s'est opposé à ce refus, trop banal. Au contraire, a-t-il répliqué, elle gagnerait sur la durée. Elle s'est arrêtée d'un coup, figée par ce qu'elle venait d'entendre. Ses lèvres tremblaient quand elle a murmuré : « Vous croyez ? » Le peintre était formel. Comment en serait-il autrement ? Mais elle ne pouvait pas maintenant. Plus tard. Peut-être plus tard. Il serait parti. Un stage à l'extérieur du pays. Il l'a priée de venir ; elle y gagnerait, c'était certain.

Du Beethoven joue. La *Neuvième Symphonie*. Les murs de l'atelier sont recouverts d'œuvres parfois abstraites. Des portraits aussi. De femmes. Ou encore de tout jeunes enfants. Elle, elle vient ici, du matin au soir, s'assoit près de la fenêtre. Il ne lui a suggéré aucune pose. Lui a simplement demandé de l'oublier, lui, ses pinceaux et son travail. Elle s'est alors assise dans le fauteuil de cuir mat, a remonté ses cheveux et s'est placée de biais par rapport à la clarté du dehors. Elle porte une robe serrée aux hanches, à mi-mollets, mauve, la même qu'à la première séance. Au début, le peintre a fait

d'elle une esquisse. Il a facilement dessiné les formes du corps. Pour le visage, les traits délicats, il les a tracés d'un seul jet. Sans la moindre retouche. Pour le regard... Le regard, il n'y arrivait pas. Chaque coup de pinceau l'éloignait de cette force qui l'avait attiré. Insatisfait, il a fait plusieurs repeints, mais la toile restait inerte. Alors, dans un abandon jusque-là inconnu de lui, il a recommencé la toile. En entier. A peint, cette fois, sans chercher à décrire la femme devant lui, ni la luminosité de ses yeux, ni même la profondeur de leur bleu. Seulement l'émotion.

Le matin, quand elle entre dans l'atelier, elle le salue d'un petit signe de la tête, s'installe à sa place et, à l'inverse de la femme dans l'escalier de granito, elle ne se préoccupe plus du temps. Elle le laisse couler, sans emprise sur sa journée. À un seul moment, elle s'est impatientée, s'est levée brusquement du fauteuil en martelant : « Ça ne sert à rien ! Ça ne sert à rien ! » Il a continué à peindre, lui a donné raison, c'était tout à fait inutile, seulement essentiel. Atteinte, elle s'est laissée glisser le long du mur, a enserré ses genoux de ses bras, a attendu que le doute s'estompe, puis elle a regagné le fauteuil de cuir mat, n'a plus bougé. Ce soir-là, elle a quitté l'atelier à la nuit tombante, l'air apaisé.

À quelques reprises, elle s'est approchée de lui, a demandé de voir la toile. Non, a-t-il répondu, pas avant de l'avoir terminée. Elle n'a guère insisté. Est retournée vers le fauteuil. Durant de longues séances, elle reste ainsi, inquiète et tendue. Elle sourit peu. Et quand elle le fait, ce n'est pas vraiment un sourire, trop triste. Sa voix aussi porte une teinte de mélancolie dans l'intonation, dans le débit trop lent. Il l'a remarqué le jour où elle a demandé : « Pourquoi moi ? Pourquoi me peindre ? » Il en ignorait la raison. Ça s'était imposé à lui. Presque sans son consentement. Elle a détourné la tête, a replacé une mèche de cheveux, n'a plus posé de questions.

Un après-midi, elle a dû s'absenter. Un rendez-vous important, a-t-elle laissé entendre. Il a pensé à un homme aux belles promesses, son amant, nul doute. Avec un certain agacement, il a attendu son modèle, n'a rien fait d'autre. Elle est

revenue à la brunante, les yeux rougis. Avait-elle pleuré des promesses non tenues ? Les heures suivantes, elle a semblé plus crispée. N'a pas voulu se confier. Elle n'a jamais parlé de son travail ni de ses enfants, n'a même pas dit si elle en avait, des enfants. Et pourquoi se refuse-t-elle le plus petit élan du corps ? Pourquoi jamais un geste spontané, une phrase anodine ou même une erreur désinvoltée, ces insignifiances si importantes au bout d'une vie ? À part son attrait pour Vivaldi, il ne sait rien d'elle. Lui, au contraire, il lui a fait des confidences, a raconté ses échecs et ses histoires à inventer le bonheur. Il a aussi parlé de son fils mort à un âge indécent, deux semaines et quelques sourires. Elle l'écoutait, mais ne le questionnait pas, par peur de se lier, comment savoir ?

Le plus souvent, lui, il se concentre sur sa peinture. Ses gestes sont vifs, audacieux. Elle, au cours des séances, elle s'est détendue. Son sourire s'est adouci. Une fois, il l'a entendue rire, un rire clair. Il avait aimé. En avait éprouvé du plaisir, mais avait pensé que ce rire venait d'une grande fatigue. Il lui a donc proposé d'interrompre la séance. Cette fois, il a accepté son refus.

Ils sont là, silencieux, presque étrangers.

Ils se connaissent à peine.

Une pluie grise, lancinante, tombe.

Une pièce de Vivaldi s'achève dans l'atelier surchargé.

Le peintre signe la toile posée sur le chevalet et, avant de la montrer à la femme, s'adresse à elle d'un ton proche de l'aveu. Avant, il dessinait des formes, cherchait des textures ou travaillait des coloris. Durant des années, il s'est efforcé de reproduire une image du réel. D'en faire un décalque. La perfection dans le décalque. Il traduisait des certitudes, laissait les no man's land en retrait, loin de la toile. Et voilà que, par hasard, en essayant de la peindre, elle dont il ignore tout, jusqu'à son nom, il a commencé à rendre l'invisible.

À présent, il se tait, augmente le volume de la musique, puis tourne le chevalet vers son modèle. Elle regarde. N'a jamais vu cette lumière. Devant elle, un espace inédit. Rien de nouveau dans les couleurs, dans les lignes, et pourtant quelque

chose virevolte, libre sur la toile, et se mêle à ce qu'elle ne dit pas, à ce qui ne se dit pas, des mots à senteur d'hôpital, *incurable*, par exemple. La femme pleure. Des larmes paisibles, sans retenue. En elle, quelque chose vient de céder. Elle n'est plus tout à fait là où elle croyait être. Bouleversée, elle essaie de parler. « Je... Je... » Tout se perd dans les sanglots, tout se perd dans les dernières mesures du *Stabat Mater*. Elle gagnerait en durée, avait-il affirmé.

La femme se regarde, émue de tant de vie.